

## Patmos et autres poèmes

Miodrag Pavlovitch

Volume 15, Number 3-4 (87-88), 1973

Parole, poème, sacré

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30358ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Pavlovitch, M. (1973). Patmos et autres poèmes. *Liberté*, 15(3-4), 52–57.

## *Patmos et autres poèmes*

### PATMOS

#### I

Du citron jaune le soufre giclera.  
Les piliers rompus érigèrent leur membre.  
Sur eux d'impudiques femmes,  
ultime centre où convergent les regards du monde.  
Les chiens de berger vont tomber le masque,  
montrer les crocs en même temps que l'impériale couronne.  
Des pins s'envoleront les oiseaux embrasés  
et les géants fouleront de misérables mers.  
Se poseront les vierges au visage lunaire,  
à la main une mitre empoisonnée  
vers nos yeux portant des pincettes incandescentes.  
Oh ! et les plantes mêmes délieront leurs dragons.  
Ainsi est-il écrit dans ton livre.

Compas à la main. Les cheveux gris.  
Les cerfs tu vois sur l'autre planète  
comme ils poussent leurs cornes dans l'univers ;  
rien ne peut arriver à notre compagnon l'animal,  
par le fléau nous sommes seuls visés.

Dis encore que la fin n'est pas le bout de la fin,  
qu'enfin s'ouvriront les vantaux de la ville  
dont la sainteté n'a plus besoin de temple.

## II

Silence !

Que se dévoilent mieux encore les temps qui viennent !

Sur l'île où tu vis les empereurs t'observent,  
ils attendent tes signes.  
Les artistes thésaurisent tes larmes.

Parfois il apparaît celui qui t'a banni,  
au-dessus de la grotte, dans une toge déchirée  
te signifiant de disparaître davantage  
et chaque dimanche de la nuée une main  
descend pour s'unir à la tienne.  
Nul n'a vu de cette visite le visage.

Que tous écrivent selon ta plume.

De taille gracieuse, lierre au flanc de l'aube  
tu étais, et maintenant ton dos est large comme les  
tables de la loi,  
ta poitrine a la résonance d'une ode pythique  
et tes épaules sont une roche détachée de Delphes.

Et poursuivi et privilégié tu es au jardin,  
et de tes muscles la poudre a l'odeur de la Parole,  
tu as vu la transfiguration  
comme témoin et mandataire des Grecs.  
Roi de bénignité,  
le menton dans la paume. Coulent mots et frisson :  
c'est toi qui as pu ouïr le coeur du Fiancé.

## SYLVAIN

Nous est venu un hôte très savant  
de science telle qu'il en a les cheveux dressés,  
des deux poings il s'appuie sur la table  
et fixe mon père dans les yeux.

Mon père chante,  
dehors, la terre que touche un doigt rouge  
brandi du soleil.

Au grenier on entend un enfant  
et l'hôte clame :

*Deus, niet, niet, niet !*

Père, pourquoi tu m'as rien dit ?

Incendie au proche village !

Fumée partout,  
les aigles mêmes s'en trouvent aveuglés,  
l'hôte brûle,  
dans les flammes toujours plus grand !  
La cendre le suit et de nouveau s'enflamme  
et croule comme sombre neige.

Je vais. Je marche.

Sur les flammes, que d'anneaux en suspens  
et dans leur cercle une voix qui chante :  
*sanctus est, est, est !*

## TAVANT

Ce hameau nous accueille, ami,  
pour nous cellule immergée dans le lait,  
de fenêtre en fenêtre la lumière se fait plus forte,  
vois notre cave est blanche pauvreté,  
qu'on n'espère pas de notre marche qu'elle dépasse  
cette meule de foin au-dessus de l'orbite solaire.

Il est temps de déjeuner.  
Par la vallée croisent de sereines syllabes.  
Devant nous les anges  
dansent en robe brune  
avec la figure au fond de l'abside dressée.  
Dans la crypte gaiement les nains se piquent  
mettent leurs maillots à rayures,  
écarquillés  
mouillent leur pinceau avec le sang de la paroi.  
En vérité, ainsi peins et écris  
sans égard pour le trésorier,  
près dwe la danse, près de l'herbe folle.

Encore un lumineux courant  
plus fort lève l'église,  
un nouvel assaut de l'aube,  
quoi qu'il arrive, nous sommes dans la barque ;  
avec nous Paul et Jean  
Jonas et Daniel ;  
ils disent leur voyage d'Europe,  
comme lait boivent le matin,  
puis s'éloignent.

Nous restons tout à fait seuls  
comme des fossoyeurs.

Tu raconteras ce qui advint après.

## L'ARGONAUTE DE TARSE

Du cheval, je suis tombé aux pieds du soleil.  
Et gisant sur la route j'ai changé mon coeur.  
Les trompes soufflent dans mes yeux, le cerveau se dilate,  
Le temps vient que j'expie.  
Au navire !  
Comme un serpent de la route s'éloigne,

le navire tout chargé de marins visionnaires  
qui s'élancent vers la Mer noire.  
Sur le pont je chevauche en même temps qu'au tribunal  
je comparais : de moi chaque mot a goût de ciguë.  
Comme cataractes, les sortilèges à l'estuaire nous attendent.  
Dans Rome, les premières cloches,  
et dans ma hâte, j'entreprends à la fois cinq — six voyages.  
Mon appel planté sur chaque île.  
De l'hirondelle, quelqu'un met les ailes dans ma poche  
avec un peu de laine dorée.  
Qui me régale ? Les frères défunts.  
Terrible devient notre barque.  
De mon col une autre tête jaillit :  
dans la capitale j'entre, homme double ;  
et l'un brûlera sur la riche toison  
et l'autre indolore au feu saura répondre.

## GLOIRE INVERSE

Nous fouette la dure lumière.  
Les aigles se tiennent sur les cheminées.  
Morsure et dérision  
elle vient de l'ombilic igné  
la lumière pareille à l'enfant rageur et froid.  
Les aveugles hésitent sur le seuil :  
pourquoi se moque-t-elle de nous, la brillante,  
du fond de sa fosse sacrée ?

Ensuite varie le temps  
et tu vois de la cuisine le soleil  
uriner partout sur la ville  
au beau milieu du jour.  
On tourne le dos à l'homme.  
Le ciel se renie.  
Sainte, la pierre sur la grand-place  
est flasque et sans souffle.

L'ultime rai gifle notre face.  
Et s'en allant la lumière nous nargue.  
Qui dans l'embrasure va me tenir  
et qui aura souci de ma vue ?  
A quelle profondeur dans l'abîme voûté  
pourrons nous déterrer notre père  
et derrière combien de monts trouver un ami ?

MIODRAG PAVLOVITCH

*(Traduit du Serbe  
par Robert Marteau)*